

Fabian eut dans la face une crispation moqueuse qui signifiait : "Nous allons bien voir."

—A l'heure présente, le commandant du corps expéditionnaire sait à quoi s'en tenir sur votre compte, et si un hasard malheureux voulait que vous veniez à tomber entre ses mains, vous seriez jugé et fusillé en deux temps et trois mouvements...

L'autre fit la grimace.

—C'est bien votre avis, n'est-ce pas ? interrogea le blessé.

—Non ; car on ne condamne pas ainsi un homme sans preuves, sans témoins...

—D'accord ; mais j'ai des preuves que vous entreteniez des intelligences avec Ramazombazaha ; tenez, ça date de la première nuit que vous avez passée sous la tente du lieutenant Pierre Ladret... vous vous souvenez, à Maroway ?... Quand vous avez été parti, le matin, l'ordonnance du lieutenant a trouvé, à votre place, une lettre...

Fabian devint tout pâle : cette lettre dans laquelle le gouverneur du Boëni lui donnait des conseils si circonstanciés sur l'attitude qu'il devait prendre et le rôle qu'il devait jouer à l'égard de la colonne expéditionnaire, pendant combien de temps l'avait-il cherchée ! Inquiet d'abord, il avait fini par supposer qu'il l'avait égarée dans la brousse et que, par suite, si elle tombait entre les mains des Français, ceux-ci seraient bien incapable d'en découvrir le destinataire.

—Rien ne prouve que cette lettre fût à moi...

—Rien ne le prouve, assurément, mais tout l'indique... et puis, nous avons la petite visite que vous avez reçue dans votre tente, au cours de la nuit qui a précédé l'affaire de Meaventana.

A ces mots, Fabian devint plus blême encore.

—Vous souvenez-vous... un homme qui avait franchi la ligne des sentinelles, en recevant un coup de feu ; vous l'avez pansé vous-même, à preuve qu'il y avait du sang sur le sol et après la toile de la tente ?...

En proie à une indicible rage, Fabian s'écria :

—Comment savez-vous cela ?

—Vous ne vous rappelez donc plus que je vins vous trouver de la part du général ? Même vous étiez souffrant et avez à peine daigné m'adresser deux ou trois mots... Eh bien ! comme j'ai de bons yeux, j'ai l'habitude de m'en servir et j'ai vu...

—Ah ! démon...

—Or, cet homme, à moins qu'il n'ait été tué, doit se trouver ici, et il témoignera contre vous ;... et puis, il y a votre tentative d'assassinat à mon endroit, tentative qui ne peut s'expliquer que parce que vous aviez le pressentiment de mes soupçons vous concernant...

Et, d'un air souriant :

—Enfin, que vous dirais-je de plus ?... J'ai idée que vous serez fusillé... Vous savez, on a souvent des idées comme ça... qui ne s'appuient pas sur grand'chose — ce n'est pas le cas ici — et qui se réalisent tout de même...

De livide qu'il était, Fabian était subitement devenu écarlate.

—Ce n'est point encore fait ; d'ici qu'on me mette la main dessus, bien des choses se passeront, car vous ne vous imaginez pas que j'ai fortifié Vombohitra pour en faire, la clef en main, les honneurs à votre général ? J'ai ici deux cent cinquante Malgaches, cinquante Kabyles, tous armés de fusils à tir rapide, des cartouches plus que j'en brûlerai ; des approvisionnements pour trois mois...

Il éclata de rire, se renversant sur son fauteuil, et termina :

—Ils peuvent venir... je les attends !.

Un pli profond se creusa entre les sourcils du blessé.

—Et ça... que vous oubliez, dit-il d'une voix rauque.

Il montrait le revolver dont ses doigts pétrissaient nerveusement la crosse.

—Vous m'assassineriez !... gronda le misérable.

—Pour qui me prenez-vous !... s'exclama de Bérioux indigné. Vous avez bien vu que, même pour défendre ma vie, quand, me croyant endormi, vous vous êtes jeté sur moi tout à l'heure, je n'ai pas pu presser la gâchette...

Fabian eut un mouvement de joie qui n'échappa pas au blessé ; celui-ci poursuivit :

—Non, je ne vous assassinerai pas ; c'est une besogne dont vous vous chargerez vous-même... Je veux que vous vous fassiez justice...

L'autre bondit sur son fauteuil.

—Moi !... Ah ! la bonne plaisanterie.

Et, quoiqu'il n'en eût guère envie, il se mit à rire bruyamment.

Le visage impassible, de Bérioux le regardait dans le fond des yeux.

—Ecoutez, dit-il, quand cette hilarité intempestive fut calmée, vous reconnaîtrez que j'y ai mis autant de patience que j'en pouvais mettre, plus même que je ne le devais... mais c'est comme ça ; je suis un sentimental, moi ! et vous avez des enfants si charmants

que, vrai, ça me ferait quelque chose de les voir déshonorés par vous...

Un éclair passa dans la prunelle de Fabian et de Bérioux eut l'intuition du sentiment d'espoir que ses paroles venaient de faire naître dans l'âme du misérable ; il secoua la tête.

—Non... ne croyez pas cependant que, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, ma pitié me ferait transiger avec mon devoir ; plutôt que de vous laisser échapper au châtement mérité, plutôt que de vous mettre à même de trahir de nouveau ceux qui vous considéraient comme un compagnon, un ami... j'aimerais mieux...

Il n'acheva pas : comme instinctivement, en parlant ainsi, il avait allongé le bras, montrant, pour l'intimider, le revolver à Fabian ; celui-ci, d'un bond, s'était jeté en avant, et de ses doigts d'acier, encerclant le poignet du blessé, l'immobilisait.

—Ah ! gremlin !... fit de Bérioux.

Il se sentait perdu ; faible comme il l'était, il ne pouvait prétendre lutter victorieusement contre son agresseur et, bien qu'il se raidit courageusement pour ne point céder, il sentait peu à peu ses muscles se détendre.

Fabian, durant qu'il le tenait, cherchait à amener à portée de sa main, l'attirant avec son pied, le poignard qui, depuis le commencement de cette scène, était tombé sur le sol : s'il réussissait à l'atteindre, c'en était fait du blessé.

Celui-ci le comprit ; il épuisa ses dernières forces à lutter encore ; puis, comme il allait succomber, voilà qu'une idée lui traversa soudainement la cervelle : l'intervention de Pépita, de Perez ou même de quiconque le sauverait peut-être...

Réunissant ce qui lui restait d'énergie, il cherchait à exercer sur la détente du revolver une pression suffisante : le chien se leva et s'abattit.

Une détonation éclata et la balle alla s'enfoncer dans la cloison.

Stupéfait, Fabian lâcha prise et, de nouveau, l'arme se trouva braquée sur lui.

—Si je voulais, gronda de Bérioux, dont le front était couvert de sueur...

Mais, subitement, il cacha le revolver sous la couverture ; la natte qui servait de store venait de se soulever et, dans l'encadrement de la croisée, la tête de Perez apparaissait.

—Ah ! c'est toi, petit ! fit le marchis dont la poitrine laissa échapper un énorme soupir de soulagement... entre donc.

Le jeune garçon sauta dans la chambre et accourut près du lit.

—Vous avez entendu ces coups de feu ? demanda-t-il à son père.

Les sourcils froncés, celui-ci grommela une inintelligible réponse ; il songeait que l'occasion manquée par lui de se débarrasser de son ennemi ne se retrouverait plus, et il commença à pressentir, non sans effroi, qu'il était perdu.

—Il y en a eu deux, poursuivit le gamin en les considérant alternativement ; un du côté de l'usine et l'autre tout près d'ici.

Il huma l'air, promena ses regards autour de lui, et ajouta :

—C'est drôle comme on sent la poudre.

—Mais, décidément, le hasard servait bien le misérable et l'arrivée inopinée d'une dizaine d'hommes dans la cour, le réclamant à grands cris, vint le dispenser, juste à point, d'entrer dans des détails dont le récit eût été fort embarrassant pour lui.

Il courut vers la fenêtre, l'enjamba et disparut.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda de Bérioux qui se souciait peu, lui aussi, de satisfaire la curiosité de Perez... Tu dis qu'on a tiré un coup de feu du côté de l'usine ?

—Peut-être les Fahavalos qui attaquent... mais ils vont être reçus de la belle façon ! Papa a armé les indigènes, les Kabyles, et on est prêt. Je vais aux nouvelles.

Il se dirigeait vers la croisée, mais de Bérioux le retint, comprenant que la présence de l'enfant près de lui était sa meilleure sauvegarde ; Fabian n'oserait le frapper devant son fils.

—Reste un moment, dit le blessé : ta sœur m'a abandonné et je ne me sens pas bien.

Mais, au dehors, la voix de Fabian s'éleva ; c'étaient alternativement des jurons, des gémissements, des imprécations, des commandements.

—Regarde donc à travers le store ! fit de Bérioux, pris de curiosité.

Tout à coup, il entendit Perez éclater en sanglots et se précipiter au dehors comme un fou ; il venait de voir passer son père portant dans ses bras une forme blanche, qui semblait inanimée, et dans laquelle il avait reconnu Pépita !

## XXVIII — LE TRUC DE MARENGO

Depuis trois jours, la concession de Vombohitra était bloquée.

A la suite de la nuit où s'étaient déroulés les tragiques événements qui font l'objet du précédent chapitre, Fabian avait voulu, comme bien on pense, se lancer à la poursuite de Pierre Ladret ; son prisonnier, rendu à la liberté, constituait pour lui un danger,